



© Hermance Triay

Lydie Salvayre

France

Biographie

Née d'un père andalou et d'une mère catalane arrivés en France en 1939, Lydie Salvayre a fait ses études de médecine à Toulouse. Après avoir été psychiatre résident à la clinique de Bouc Bel-Air à Marseille, elle s'installe à Paris en 1983 où elle travaille comme pédo-psychiatre dans un Centre Psycho-Pédagogique en banlieue parisienne. Elle a écrit une quinzaine d'ouvrages dont la plupart sont traduits à l'étranger dans une vingtaine de langues. Elle a obtenu le Prix Novembre pour *La Compagnie des spectres* et en 2014, le Prix Goncourt pour son dernier roman, *Pas pleurer*.

Bibliographie

- Pas pleurer* (Seuil, 2014 ; Seuil, coll. «Points», 2015) (278 p.)
7 femmes (Perrin, 2013 ; Seuil, coll. «Points», 2014) (230 p.)
Hymne (Seuil, 2010 ; Seuil, coll. «Points», 2012) (240 p.)
Petit traité d'éducation lubrique, avec Boll (Cadex, 2010) (65 p.)
BW (Seuil, 2009 ; Seuil, coll. «Points», 2012) (205 p.)
Portrait de l'écrivain en animal domestique (Seuil, 2007 ; Seuil, coll. «Points», 2009) (264 p.)
La Méthode Mila (Seuil, 2005 ; Seuil, coll. «Points», 2006) (221 p.)
Passage à l'ennemie (Seuil, 2003 ; Seuil, coll. «Points», 2004) (199 p.)
Et que les vers mangent le bœuf mort (Verticales, 2002) (172 p.)
Le Vif du vivant (Cercle d'art, 2001) (125 p.)
Les Belles âmes (Seuil, 2000 ; Seuil, coll. «Points», 2001) (157 p.)
La Conférence de Cintegabelle (Seuil, 1999 ; Seuil, coll. «Points», 2000) (123 p.)
Quelques conseils utiles aux élèves huissiers (Verticales, 1997) (44 p.)
INDISPONIBLE
La Compagnie des spectres (Seuil, 1997 ; Seuil, coll. «Points», 1998) (188 p.) PRIX NOVEMBRE
La Puissance des mouches (Seuil, 1995 ; Seuil, coll. «Points», 1997) (175 p.)
La Médaille (Seuil, 1993 ; Seuil, coll. «Points», 2004) (167 p.)
La Vie commune (Julliard, 1991 ÉPUISÉ ; Verticales, 1999 ; Gallimard, coll. «Folio», 2007) (129 p.)
La déclaration (Julliard, 1990 ÉPUISÉ ; Verticales, 1997 ; Seuil, coll. «Points», 1999) (126 p.)

Mots-clés

- > Figure maternelle
- > Portraits croisés
- > Bouleversements
- > Emotion

Ressources

Page de l'éditeur consacrée à l'auteur : <http://www.seuil.com/auteur-5623.htm>

Présentation par l'auteur de *Pas pleurer* : <http://www.seuil.com/video-110.htm>

Lydie Salvayre invitée dans l'émission [La Grande Librairie](#)

Presse

« A la voix de Bernanos, ce livre mêle celle de Montse, la mère de la narratrice, qui raconte elle aussi son été 1936, soixante-quinze ans plus tard, en buvant un verre d'anisette avec sa fille. Tandis que l'écrivain catholique, révolté par les agissements de ses anciens amis, dépeint les atrocités de la nuit franquiste, la mauvaise pauvre, jadis humiliée par les notables de son village catalan, dépeint l'émerveillement d'une révolution libertaire.

De l'un à l'autre, Salvayre fait le lien, corps et âme, jusqu'à porter sur ses épaules tout le monde à la fois. D'un même mouvement, elle se laisse ventriloquer par la prose envoûtante de Bernanos, dont les admirateurs reconnaîtront ici plus que les accents, et s'abandonne aussi à la langue de sa propre mère, mélange si singulier de français et d'espagnol. Entre ces deux paroles d'exilés qu'à l'origine tout semble opposer, le sexe, la classe, les idées, Lydie Salvayre crée une solidarité vitale. Pour cela, elle s'en remet à cet esprit d'insoumission que Bernanos nommait l'esprit d'enfance.

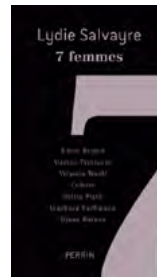
Avec la sensibilité et l'insolence qu'on lui connaît, elle proclame magnifiquement sa fidélité au langage de la jeunesse. Et démontre que cette langue, qui n'a rien à voir avec l'âge, relève d'abord de l'obstination, de l'héroïsme et de la grâce. »

Jean Birnbaum, *Le Monde des Livres*



Deux voix entrelacées. Celle, révoltée, de Bernanos, témoin direct de la guerre civile espagnole, qui dénonce la terreur exercée par les nationaux avec la bénédiction de l'Eglise contre « les mauvais pauvres ». Celle, roborative, de Montse, mère de la narratrice et « mauvaise pauvre », qui, soixante-quinze ans après les événements, a tout gommé de sa mémoire, hormis les jours enchantés de l'insurrection libertaire par laquelle s'ouvrit la guerre de 36 dans certaines régions d'Espagne. Deux paroles,

deux visions qui résonnent étrangement avec notre présent et font apparaître l'art romanesque de Lydie Salvayre dans toute sa force, entre violence et légèreté, entre brutalité et finesse, porté par une prose tantôt impeccable, tantôt joyeusement malmenée.



Sept femmes. Sept figures emblématiques de la littérature qui ont follement investi leur vie. Leur relation à l'écriture est passionnelle, et, pour certaines d'entre elles, les a conduit au suicide. Singulières et exigeantes, elles transcendent leur douleur personnelle dans l'œuvre. Leur rapport au quotidien, qu'elles considèrent médiocre et sans intérêt, est vécu comme tragique. Mais ce «quotidien» n'est-il pas aujourd'hui celui qui a marqué l'Histoire ?

Celui du Paris d'avant-guerre, des Années folles, de la Russie stalinienne... Comment retranscrire une œuvre au travers de la vie même de son auteur ? Lydie Salvayre s'adonne à cet exercice de portraitiste, comme l'ont déjà magnifiquement réussi Cioran et Sainte-Beuve, en choisissant celles dont la lecture a marqué sa vie et par là-même fécondé son œuvre : Emily Brönte (1818-1848), Colette (1873-1954), Virginia Woolf (1882-1941), Djuna Barnes (1892-1982), Marina Tsvetaeva (1892-1941), Ingeborg Bachmann (1926-1973) et Sylvia Plath (1932-1963).

Dérangeantes, scandaleuses, elles ont témoigné à leur façon du monde dont elles ont autant souffert qu'elles ont contribué à la façonner... Leurs œuvres sont désormais des monuments littéraires. Lydie Salvayre les fait revivre en écrivant leur histoire, leur beauté, leur démesure, leur rébellion mais aussi leur côté sombre et leur désespérance.



Le 18 août 1969 à l'aube, devant le parterre dévasté de Woodstock, Jimi Hendrix déchire le silence au son sauvage de sa guitare pour jouer l'hymne américain. C'est un cri. Et ce cri, telle est la conviction de Lydie Salvayre, seul Jimi Hendrix pouvait lui donner toute sa puissance. Parce qu'il est noir, de cette minorité qu'on envoie volontiers mourir au Vietnam. Parce qu'il est aussi Cherokee, de cette minorité peau-rouge niée dans ses droits et dans sa dignité. Parce que sa mère a sombré dans l'alcool et a dérivé vers la mort. Et parce

qu'enfin la musique a été sa seule balise, cette musique dont il fut un explorateur trop génial pour être tout à fait compris par son époque. Mais son manager le poussait à des tournées exténuantes et répétitives. Face au cynisme du show business, le génial guitariste et chanteur s'adonne à une consommation frénétique et désespérée de drogues, dans une fuite autodestructrice.

Partant de cet Hymne historique du 18 août 1969, Lydie Salvayre tire les fils de la biographie, mais affirme aussi la puissance suicidaire de tout véritable créateur. Elle écrit, avec sa force visionnaire, la légende dorée de Jimi Hendrix.



Le 15 mai 2008, celui que dans le livre j'appelle BW perd brutalement l'usage de ses yeux.

Dans l'urgence de parler pour tenir tête au désarroi, BW me livre alors tout ce qu'il a gardé secret durant nos années de vie commune : ses fugues, ses frasques, ses *trekkings* dans l'Himalaya, sa fulgurante carrière de coureur à pied, les souvenirs obsédants d'un Liban déchiré par la guerre, autant d'expériences, autant de détours qui l'ont conduit, il y a trente ans, à travailler

dans l'édition. Car BW est éditeur, et la littérature, sa vie.

Avec une ironie désenchantée, il me parle, le jour, de ses quinze existences passées, de son métier déraisonnablement aimé et de sa décision, mûrie dans le noir, de tirer sa révérence devant des mœurs éditoriales qui lui sont peu à peu devenues étrangères. Je compose, la nuit, le texte dont il est le centre, avec le sentiment que son geste de quitter ce que d'autres s'acharnent à rejoindre revêt aujourd'hui un sens qu'il faut, à tout prix, soutenir.

Tous deux nous nous sentons poussés comme jamais par une nécessité impérieuse. Pour lui, celle de dire ou de sombrer. Pour moi, celle d'écrire ces mots-là, et aucun autre. Ce livre, écrit à vif, est le roman de cette traversée.

Petit traité d'éducation lubrique, avec Boll (Cadex, 2010) (65 p.)



Lorsque votre partenaire, haletant depuis quinze minutes, se rue sur vous, la bave aux lèvres et le corps agité de gestes convulsifs, ne vous effarez pas.

Ces manifestations quelque peu surprenantes indiquent simplement que l'instant est venu, inéluctable, irréversible, impératif d'agir (« Quod non agit, non existit » affirme Leibniz) et qu'il est temps de passer à la futution proprement dite. Cette nouvelle édition du *Petit traité* propose aux hommes comme aux femmes de peaufiner leur éducation des plaisirs charnels. Jubilatoire !

Portrait de l'écrivain en animal domestique (Seuil, 2007 ; Seuil, coll. « Points », 2009) (264 p.)



Tout oppose, a priori, l'écrivain et le businessman.

L'un incarne (ou le croit) la soif d'absolu, le goût de l'inutile, l'esprit de révolte. L'autre, la brutalité affairiste, l'accumulation avide et le désir violent de dominer. Qu'advient-il lorsque l'un se met au service de l'autre ? Lorsque l'écrivain accepte d'écrire la biographie, forcément élogieuse, du businessman ? Quelles fascinations s'exercent ?

Quelles complicités se lient ? De quelles abdications se paient-elles ? Jusqu'où et jusqu'à quand peut-on, sans se renier, se compromettre ? Ces questions sont vieilles comme le monde et pressantes comme jamais. Lydie Salvayre les examine avec un regard dont la gravité, la malice et l'irrévérence n'épargnent ni l'un ni l'autre des deux protagonistes.

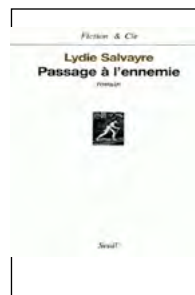
La Méthode Mila (Seuil, 2005 ; Seuil, coll. « Points », 2006) (221 p.)



À quoi sert le *Discours de la méthode* devant la tristesse qu'éveille la mort annoncée d'un parent ? Que valent les pensées les plus distinguées, les spéculations les plus audacieuses, si elles demeurent éloignées de la vie ordinaire des hommes ? Telles sont les questions que le narrateur, en charge d'une mère dont le corps et l'esprit peu à peu se dégradent, pose directement à René Descartes, enjambant d'une seule foulée les quatre siècles qui le séparent du grand homme.

Ne trouvant nul secours dans les traités du philosophe qu'il apostrophe et morigène, ne sachant se défendre de l'angoisse que lui inspire le vieillissement maternel, il finit par consulter, non sans défiance, l'extravagante et très peu cartésienne Mila. C'est elle qui, par des voies que nous ne dirons pas, saura l'initier à l'amour (ce jeu où l'on perd quand on gagne), lui transmettre son goût des fables (qui disent la vérité illogique et furtive des choses) et l'amener à s'orienter dans le brouillard sans trop le craindre.

Passage à l'ennemie (Seuil, 2003 ; Seuil, coll. « Points », 2004) (199 p.)



L'inspecteur Arjona, chargé par les Renseignements généraux d'infiltrer un groupe de délinquants, s'oblige à rédiger des rapports secrets à l'adresse de son ministre de tutelle.

Mais deux éléments inopportuns perturbent la rédaction de ses écrits : l'abus de haschich auquel le contraignent ses mauvaises fréquentations, et la présence bouleversante, dans le groupe observé, d'une jeune personne prénommée Dulcinée. Et l'on va voir, insidieusement,

le ton implacable et martial des premiers rapports s'adoucir, vaciller, s'amiévrir et se désordonner, jusqu'à complètement se retourner.

Et notre inflexible agent des RG, être gagné, insidieusement, à la cause délinquante, et plus encore à la cause amoureuse.

Cette ironique métamorphose donne à Lydie Salvayre l'occasion de fustiger avec une allègre férocité les tenants d'un Ordre renforcé contre ceux-là qui, petitement, le menacent. C'est l'occasion aussi pour elle d'écrire, car elle a un cœur, une histoire d'amour silencieuse et nocturne.

Et que les vers mangent le bœuf mort (Verticales, 2002) (172 p.)



« Rien ne dit que les textes écrits en marge de mes romans, et dont quelques uns sont ici réunis, formeront jamais un tout. Mais que le troupeau soit indiscipliné, déviant, disparate et qu'il aille en dix sens à la fois, j'y vois comme la preuve qu'il résiste assez bien à mes menées méchantes pour le mettre au pas. »

L. S.

Ce recueil de textes comporte : *Famille 1, Famille 2, Quelques Conseils Utiles aux Élèves Huissiers, Le Vif du Vivant, Contre, Tanguer, Questionnaire.*

Le Vif du vivant (Cercle d'art, 2001) (125 p.)



Contaminée est en effet Lydie Salvayre, toute au plaisir de sa bouleversante rencontre.

D'égale à égal, on la sent tour à tour, séduite, amoureuse, fascinée, moins par le maître que par l'homme. Peut-être en raison de leurs origines communes, elle nous le présente comme son frère en révolte à travers leurs exaspérations partagées. C'est le peintre par la voix de l'écrivain, et c'est aussi la femme et l'homme qui s'indignent ensemble contre le « monde suicidé »,

contre le labeur, contre la mort.

Mais si Lydie Salvayre aime Picasso, on comprend que c'est bien plus encore parce qu'il est pour toutes les provocations, pour toutes les jouissances, pour tous les plaisirs, pour toutes les forces de vie.

Femme, elle sait l'accueillir, malgré sa légendaire vulgarité de ruffian parce qu'il a su peindre les femmes « plus vivantes, plus fiévreuses et plus folles que jamais », écrivain, elle l'admire d'avoir pris « le seul risque vers lequel il vaut la peine d'aller, celui de vivre et de créer. »

Lydie Salvayre n'écrit ici, ni un essai, ni un roman, ni un récit. Ce texte qu'elle ne veut définir a surgi en elle avec violence, avec bonheur, à la seule vision des carnets de Picasso datés de 1964.

Les Belles âmes (Seuil, 2000 ; Seuil, coll. « Points », 2001) (157 p.)



Il s'agit de belles âmes. En visite chez les pauvres. Cela se fait. La visite est organisée par Real Voyages qui prône un tourisme un peu particulier puisqu'il consiste à faire découvrir l'envers des grandes villes et leur désolation. Projet admirable - nous vous demandons d'applaudir - qui va être sérieusement mis à mal. Car dans l'autobus qui conduit ces très charitables personnes à travers six pays d'Europe, il y a Jason, le trouble-fête, que les pleurnicheries de ses voisins et leurs hoquets indignés enragent à l'extrême. Et il y a Olympe. Olympe qui se tait. Olympe qui se tait parce qu'elle n'a pas les mots qu'il faut, ni les façons, mais dont le rire s'entend de l'autre côté de la mer.

La Conférence de Cintegabelle (Seuil, 1999 ; Seuil, coll. « Points », 2000) (123 p.)



Un homme, veuf depuis deux mois, propose dans sa conférence de rendre vie à l'Art de la Conversation, selon lui gravement menacé. Qu'il se présente comme un personnage risible autant que pathétique, que son deuil le détourne constamment de son sujet, que son projet soit chimérique et son discours déraisonnable, qu'importe. Ce qui compte, c'est son goût immodéré des principes qui régissent la Conversation et la vigilance qu'il porte aux périls qui

compromettent sa pratique. Tour à tour mordant, sarcastique, cocasse, grandiloquent, mégalomane ou tendre, il va prononcer, devant un public médusé, un requiem ponctué d'axiomes où la disparition de son épouse et la mort annoncée de la Conversation se mêleront de très étrange manière.

La Compagnie des spectres (Seuil, 1997 ; Seuil, coll. « Points », 1998) (188 p.) PRIX NOUVEMBRE



Deux femmes, la mère et la fille, vivent recluses dans un petit appartement. Survient, Maître Echinard, un huissier de justice chargé de procéder à l'inventaire de leurs biens avant saisie. Et c'est l'affolement. La mère, Rose, voit aussitôt dans cet intrus un milicien aux ordres de Darnand. C'est que pour elle le monde s'est arrêté en 43, l'Occupation dure encore, et Darnand, Pétain et les autres sont encore là.

D'ailleurs elle leur parle, sans arrêt. Et les insulte, abondamment. La fille, Louisiane, se bouche les oreilles. Les élucubrations de sa mère, ses éclats, ses fracas, les spectres avec lesquels elle discute jour et nuit, les injures jetées au Maréchal qu'elle appelle Putain, tout cela l'exaspère. Devant l'homme de loi impassible, les deux femmes vont se livrer à de furieux soliloques et tisser le récit, aussi hilarant que monstrueux, de leurs batailles et de leurs douleurs, de leur mémoire et de leur peur.

La Puissance des mouches (Seuil, 1995 ; Seuil, coll. « Points », 1997) (175 p.)



Un homme subit un interrogatoire. Il a tué. Il doit s'en expliquer. Mais aux questions abruptes du juge et de l'avocat, il répond par d'autres questions. Dans quelle obscure région de lui-même est né son geste meurtrier ? Est-ce dans la haine qu'il a de son père ? Dans le dégoût que lui inspirent les troupeaux piétinants de touristes qu'il guide à travers le musée de Port-Royal ? Ou dans l'amour démesuré qu'il porte à Blaise Pascal, dont les *Pensées* sur la passion de l'ignorance et des pouvoirs trompeurs, qu'en d'autres termes il nomme « la puissance des mouches », lui semblent écrites à son adresse ?

Avec une jubilation féroce, Lydie Salvayre ouvre ici une déroutante enquête où les aspects les plus communs, les plus cruels de la réalité côtoient joyeusement et non sans quelque irrévérence les interrogations les plus profondes des hommes.

La Médaille (Seuil, 1993 ; Seuil, coll. « Points », 2004) (167 p.)



L'entreprise Bisson a préparé une grande cérémonie pour ses employés.

C'est aujourd'hui la remise des médailles aux meilleurs travailleurs. Ceux qui la reçoivent se doivent d'exprimer leur gratitude et l'assistance d'applaudir. Le protocole semble réglé dans ses moindres détails et la Direction n'aura de cesse de clamer les valeurs dont les travailleurs doivent s'enorgueillir. Mais voilà, le rituel immuable, cette fois-ci, va connaître quelques désordres imprévus...

Car Lydie Salvayre aime le désordre, les discours qui perdent le nord, le rire et les fous rires.

Elle poursuit dans *La Médaille*, avec force et jubilation, son exploration d'un drôle de monde qui pourrait bien être le nôtre.

La Vie commune (Juillard, 1991 ÉPUISÉ ; Verticales, 1999 ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (129 p.)

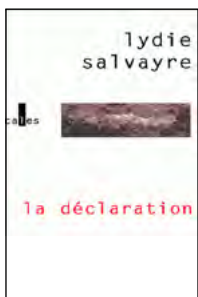


Suzanne, la narratrice, est depuis plus de trente ans l'employée exemplaire de monsieur Meyer et ne souhaite rien d'autre que cette servitude bien réglée.

Mais désormais elle va devoir partager son territoire avec une nouvelle secrétaire, une femme vulgaire, mamelue, péremptoire et dont les idéaux petits-bourgeois choquent sa morale pudibonde et sa conception de la vertu. Au cœur de ce huis clos somme toute banal, les sournoiseries quotidiennes, les punitions, les petites batailles acharnées, dérisoires, prennent les dimensions d'une guerre civile. La gêne, l'antipathie, le dégoût deviennent obsession, haine, désespoir.

Le délire puis la folie s'installent. Lydie Salvayre, à travers cette fable ironique et cruelle, fait de la vie de bureau le révélateur du cadre où se déroulent toutes nos guerres, petites ou grandes : la vie commune.

La déclaration (Julliard, 1990 EPUISE ; Verticales, 1997 ; Seuil, coll. «Points», 1999) (126 p.)



Un homme se déclare.

Sa femme l'a quitté. Et sa violence est égale au chagrin qu'il éprouve. Déclaration d'amour donc, autant que de guerre, l'une et l'autre mêlées, indissociables. Déclaration qu'il va bientôt destiner au monde, un monde regardé sans nulle complaisance, comme si la douleur conférait un surcroît de lucidité. Des souvenirs vont assaillir sa mémoire, et les visions de l'amour perdu vont se mêler aux épisodes d'une enfance sombre.

Devant ce passé et ce présent qui l'aliènent, il va chercher désespérément des issues. Mais le mal est si profond, ses causes sont si anciennes, que rien ne pourra le délivrer de la folie qu'il porte en germe. Il faudra donc qu'il traverse cette dernière épreuve, qu'il aille, en quelque sorte, jusqu'à l'extrême de lui-même, avant de se réconcilier avec la vie.